

Emilienne hocha mélancoliquement la tête.

—Pourtant, dit-elle doucement, je voudrais...

—Quoi donc ?

—Être plus digne de mon bien-aimé Lucien.

Emilienne, répliqua gravement Mme Villarceau, ne dites plus jamais cela ; vous mécontenteriez Lucien et nous feriez à tous beaucoup de peine.

Elle reprit d'une voix caressante

—Allons, venez, que la grand'mère vous embrasse à son tour.

Et, pendant un long instant, Mme Villarceau tint serrée contre son cœur la jeune fille éperdue de bonheur.

## XVII.—UNE ROUTE SOUTERRAINE

Lucien Delteil et son ami Prosper Durfort avaient pris congé de M. Fréminy et de leurs camarades, et s'étaient mis en route pour les Pyrénées.

Le chemin de fer s'arrêtait à une station située à douze ou quinze kilomètres du château de Casteljoux où demeuraient les parents de Prosper Durfort.

Une voiture envoyée du château attendait les deux amis.

Le trajet se fit avec lenteur, mais le temps ne parut pas long à Lucien, tant il y eut de variété et de charme dans les paysages des régions montagneuses, où le regard s'arrête tantôt sur les hauteurs couvertes de neiges éternelles, tantôt sur de fraîches vallées, sur des rochers aux tons austères, sur les torrents jetant leurs eaux écumantes au milieu de l'émeraude des prairies.

Le château de Casteljoux était bâti tout près d'un des plus importants massifs des Pyrénées et avait vue sur une partie de la chaîne. Sa construction remontait à une époque reculée, mais des réparations intelligentes l'avaient mis en harmonie avec les exigences de la vie moderne.

Depuis longtemps, de père en fils, les Durfort habitaient Casteljoux. Le propriétaire actuel du domaine était un homme de cinquante-cinq ans, qui consacrait beaucoup de son temps et chaque année des sommes importantes à améliorer la condition morale et matérielle des populations. Il encourageait l'introduction des méthodes nouvelles en agriculture et luttait avec persistance contre la routine, qui est dans les campagnes un des grands obstacles au progrès.

M. Durfort aurait pu facilement aspirer aux honneurs publics ; mais il avait toujours préféré l'indépendance de la vie privée. Cependant, un peu malgré lui, ses concitoyens s'obstinaient à l'envoyer siéger au Conseil général.

Prosper avait fait souvent l'éloge de Lucien dans sa famille, aussi M. et Mme Durfort et Mlle Elise leur fille, âgée de quinze ans, firent à Lucien Delteil l'accueil le plus empressé.

Tout de suite on se mit à table, car, bien qu'il fût près de neuf heures du soir, on avait attendu les deux jeunes gens pour souper.

Le repas, où régna une gaieté cordiale, se prolongea un peu et fût encore suivi d'un petit concert de famille ; la jeune fille chanta d'une façon charmante des airs de montagne auxquels le voisinage des géants pyrénéens donnait une saveur toute particulière.

Il était minuit quand Prosper conduisit Lucien à sa chambre. Elle avait vue sur un lac que Lucien avait déjà aperçu en arrivant au château. En regardant par la fenêtre, il ne put retenir un cri d'admiration.

C'est que le coup d'œil sur le lac, en ce moment éclairé par la lune dans son plein, était merveilleux.

Il était peu large ce lac, mais très long, car le jeune ingénieur n'en pouvait voir l'extrémité, perdue dans l'ombre projetée par un massif de la montagne ; mais dans sa partie rapprochée du château il avait des contours d'une étrange fantaisie ; il semblait que la nature eût mis là toutes ses séductions.

Dans les eaux limpides se reflétaient des pentes gazonnées, des rochers sauvages, la sombre verdure des sapins. Des cygnes au blanc plumage traçaient leur sillon sur la nappe tranquille et ajoutaient encore au caractère de radieuse sérénité de ce paysage incomparable.

—C'est superbe ! s'écria Lucien.

—N'est-ce pas ? dit Prosper ; j'ai demandé qu'on te donnât cette chambre afin que tu aies cette vue sous les yeux. Demain, si tu veux, nous ferons une promenade en bateau.

—Oh ! bien volontiers.

Les deux amis se serrèrent la main et Prosper se retira.

Resté seul, Lucien s'accouda sur l'appui de la fenêtre et s'oublia dans la contemplation du spectacle. A toutes ses douces émotions se mêlait le souvenir d'Emilienne, et en pensant à elle il se rappelait les admirables strophes de Lamartine :

Beau lac, t'en souviens-tu

Dans le silence d'une belle nuit il se voyait, lui aussi, assis à côté

de son Elvire dans une barque qui glissait sur les eaux tranquilles. Et toute la poésie d'un amour partagé chantait dans son âme enivrée.

La fraîcheur de la brise, qui avait passé sur la neige des hauteurs, l'arracha à son rêve.

Il referma la fenêtre et se mit au lit.

La douce vision le suivit dans son sommeil et, lorsqu'il se réveilla, le soleil dissipait la brume qui enveloppait la vallée.

Il achevait de s'habiller lorsque Prosper vint l'avertir qu'on l'attendait pour déjeuner.

Pendant le repas, on parla de la promenade sur le lac.

—Nous irons avec vous, dit M. Durfort aux deux amis.

Mlle Elise exprima sa joie en embrassant son père.

On se rendit au bord du lac, à un endroit où une barque était amarrée dans une anse ; ils y montèrent ; Prosper et Lucien s'armèrent chacun d'un aviron et l'esquif s'élança au milieu de la pièce d'eau.

L'admiration du premier moment est souvent suivie d'une déception. Il n'en fut pas ainsi pour Lucien ; ses impressions n'étaient pas moins vives que la veille.

La rive, d'abord doucement ondulée, se redressa ensuite brusquement en falaises rocheuses, dont les interstices nourrissaient les racines des pins et des mélèzes, si rapprochés du lac que leurs branches se baignaient dans l'eau.

Puis des massifs d'arbres au feuillage persistant masquaient l'horizon ; un peu plus loin une muraille de rochers qui se dressaient à pic ou affectaient des formes fantastiques. A chaque instant le grandiose succédait au gracieux.

Le lac présentait une succession continue de petits golfes et de petits caps, dont aucun ne ressemblait au précédent. Parfois les rives se rapprochaient tellement qu'il y avait à peine place pour deux embarcations dans la passe étroite.

De temps en temps Lucien, muet d'admiration, laissait plonger dans l'eau sa rame inactive, et la barque semblait ne laisser derrière elle aucun sillage.

Tout à coup, les promeneurs se trouvèrent en présence d'une chaîne de rochers qui semblaient fermer le passage.

—Mes amis, dit M. Durfort, nous ne pouvons pas aller plus loin.

—Pourquoi, mon père ?

—Parce que ces rochers, qui se dressent devant nous, révèlent qu'il y en a d'autres à fleur d'eau. En voulant passer à travers ces rochers, nous pourrions tomber sur des récifs ; cet endroit du lac est tellement dangereux que je ne crois pas qu'on s'y soit jamais aventuré.

—Mon père, dit Prosper, nous pouvons faire ce que d'autres n'ont jamais tenté.

—Mon fils, ce serait imprudent.

—Comme Prosper, monsieur, dit Lucien, je désirerais, si ce n'est pas impossible, aller jusqu'à l'extrémité du lac, si je ne me trompe pas, s'enfonçant dans la montagne. En manœuvrant prudemment et avec adresse, nous pourrions passer, je crois.

—Savez-vous nager, monsieur Delteil ?

—Oui, monsieur.

—Lucien nage comme un poisson, dit Prosper.

—La jeunesse est curieuse, répondit M. Durfort, et je comprends celle de deux jeunes ingénieurs. Tentez donc l'aventure, mes amis ; mais vous allez d'abord aborder, et ma femme, ma fille et moi nous mettrons pied à terre.

Cela fut fait, et quelques instants après les deux jeunes gens s'engagèrent hardiment, mais avec une extrême prudence, à travers les rochers, évitant ceux à fleur d'eau sur lesquels la barque aurait pu se briser.

Ils passèrent.

Sur la rive, les trois personnes applaudirent.

Alors, l'embarcation fila rapidement vers l'extrémité du lac.

Lucien ne s'était pas trompé : le lac, se rétrécissant tout à coup, pénétrait dans une caverne, dont il était difficile de sonder la profondeur, et devenait une sorte de rivière souterraine.

Les deux ingénieurs poussèrent des cris joyeux à la vue de leur découverte.

Ils étaient à l'entrée de la caverne au-dessus de laquelle la montagne se dressait presque à pic.

Soudain, comme ils pénétraient dans la rivière, des battements d'ailes retentirent au-dessus de leurs têtes. C'étaient deux aigles, qui venaient de sortir de la voûte très haute de la caverne, et prenaient leur vol pour gagner les hauteurs en faisant entendre des cris perçants.

—Voilà, dit Prosper en riant, deux brigands qui nous ont enlevé bon nombre de canards.

—Ils doivent être sortis de là, dit Lucien en levant la main vers un endroit de la voûte.

—Oui, c'est là, sans doute, dans une cavité, qu'ils ont placé leur aire.